La veine hypocondriaque dans la littérature grecque ancienne et byzantine

Corinne Jouanno

▶ **To cite this version:**

Corinne Jouanno. La veine hypocondriaque dans la littérature grecque ancienne et byzantine. Kentron. Revue pluridisciplinaire du monde antique, 2002, 18, pp.117-141. 10.4000/kentron.1986 . hal-02534290

HAL Id: hal-02534290

https://normandie-univ.hal.science/hal-02534290

Submitted on 7 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

KENTRON
REVUE PLURIDISCIPLINAIRE DU MONDE ANTIQUE

Kentron
Revue pluridisciplinaire du monde antique

18 | 2002
Le statut et l'image du corps dans la mythologie et la littérature grecques

La veine hypocondriaque dans la littérature grecque ancienne et byzantine

Corinne Jouanno

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/kentron/1986
DOI : 10.4000/kentron.1986
ISSN : 2264-1459

Éditeur
Presses universitaires de Caen

Édition imprimée
Date de publication : 31 décembre 2002
Pagination : 117-141
ISBN : 2-84133-202-0
ISSN : 0765-0590

Référence électronique
Corinne Jouanno, « La veine hypocondriaque dans la littérature grecque ancienne et byzantine », *Kentron* [En ligne], 18 | 2002, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 22 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/kentron/1986 ; DOI : 10.4000/kentron.1986

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

LA VEINE HYPOCONDRIAQUE DANS LA LITTÉRATURE GRECQUE ANCIENNE ET BYZANTINE[1]

Si « hypocondrie » vient du grec, le terme semble n'avoir jamais été employé en Grèce au sens que nous lui donnons aujourd'hui – pour désigner « une sorte de maladie nerveuse qui, troublant l'intelligence des malades, leur fait croire qu'ils sont attaqués des maladies les plus diverses, de manière qu'ils passent pour malades imaginaires »[2]. L'inventeur du concept, qui fut, à ce qu'il semble, Dioclès de Caryste, médecin de la fin du IV^e^ siècle avant J.-C., donnait de l'hypocondrie une définition purement physique : il la décrivait comme une sorte d'affection de l'estomac, accompagnée « de crachements humides abondants, d'éructations aiguës, de vents, de chaleur dans les hypochondres »[3] – et c'est précisément à cette localisation du mal dans la région des hypochondres, parties musculeuses situées au-dessous des fausses côtes et où se cachent la rate et le foie, que l'hypocondrie doit son nom. Galien, qui cite la définition de Dioclès, en souligne le caractère incomplet et note qu'il a laissé de côté les troubles psychologiques de l'hypochondrie – ce que lui-même appelle « la lésion de l'intelligence »[4] ; il assimile pour sa part l'hypochondrie à la mélancolie, la maladie de la bile noire, dont les principaux symptômes sont, d'après Hippocrate, la crainte et la tristesse – témoin la description figurant dans *Maladies* II, 72, sous le terme φροντίς (tension d'esprit / anxiété) :

> Le malade semble avoir dans les viscères comme une épine qui le pique ; la nausée le tourmente ; il fuit la lumière et les hommes, il aime les ténèbres ; il est en proie à la crainte ; la cloison phrénique fait saillie à l'extérieur ; on lui fait mal quand on le touche ; il a peur ; il a des visions effrayantes, des songes affreux, et parfois il voit des morts. La maladie attaque d'ordinaire au printemps. À ce malade on fera boire de

1. Communication prononcée le mercredi 24 avril 2002.
2. Définition d'É. Littré, *Dictionnaire de la langue française* [1877], t. III, réimpr. Chicago, Encyclopaedia Britannica Inc., 1994, p. 3068.
3. Citation tirée du traité *Affection, cause, traitement*, fr. 109, P.J. van der Eijk (éd.), in *Diocles of Carystus. A Collection of Fragments with Translation and Commentary*, vol. I, Leyde, Brill, 2000, p. 188-195 (p. 190-191).
4. Galien, *Des lieux affectés*, III, 10, C.G. Kühn (éd.), in *Medicorum graecorum opera*, vol. VIII, Leipzig, Teubner, 1824, p. 188 ; trad. fr. C. Daremberg, *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, t. II, Paris, Baillière, 1856, p. 567-568.

> l'ellébore, on purgera la tête ; et après la purgation de la tête, on fera boire un médicament qui évacue par le bas. Ensuite on prescrira du lait d'ânesse… pas de vin… pas de gymnastique ni promenades… Par ces moyens, la maladie se guérit avec le temps ; mais si elle n'est pas soignée, elle finit avec la vie[5].

Si les médecins grecs reconnaissaient aux mélancoliques une tendance aux idées fixes, ils ne semblent pas avoir envisagé le cas d'une focalisation spécifique des angoisses du sujet sur la maladie[6]. Appliquer à des auteurs anciens que caractérise leur préoccupation obsessionnelle de la maladie la désignation d'hypocondriaques est donc, à strictement parler, un anachronisme, ou plus exactement, une réinterprétation moderne à la lumière de catégories qui n'étaient pas celles de l'Antiquité.

Le plus ancien représentant de la veine hypocondriaque dans la littérature antique est un personnage bien connu des spécialistes de la Seconde Sophistique, puisqu'il s'agit du rhéteur Aelius Aristide : il nous a, dans ses *Discours sacrés*, laissé un véritable journal de ses problèmes de santé et des diverses cures que lui prescrivit le dieu guérisseur Asclépios, pendant près d'une trentaine d'années[7]. Tombé malade en 143, à l'occasion d'un voyage à Rome, à l'âge d'environ vingt-cinq ans, Aristide est en effet resté valétudinaire pendant la majeure partie de son existence. Si le mal qu'il avait initialement contracté était, semble-t-il, de nature pulmonaire[8] et lui laissa des séquelles durables, notre auteur évoque de surcroît les pathologies les plus diverses : une tumeur à l'aine, des crises d'asthme, des catarrhes, des maux de dents et d'oreilles, des troubles digestifs (inflammation de bile, maux d'estomac, problèmes intestinaux)[9] ; il se plaît d'ailleurs à souligner le caractère très varié de

---

5. Hippocrate, *Maladies*, II, J. Jouanna (éd.), Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1983, p. 211-212. D'après J. Pigeaud, la cure d'ellébore impose le diagnostic de mélancolie (*La Maladie de l'âme. Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, p. 126-127).
6. Cf. Galien, *Des lieux affectés*, C. G. Kühn (éd.), p. 190 (trad. Daremberg, p. 569) : « Les mélancoliques sont toujours en proie à des craintes, mais les images fantastiques ne se présentent pas toujours à eux sous la même forme » ; Galien cite divers exemples d'obsessions mélancoliques, dont celle d'un homme qui, s'imaginant être fait de coquilles, évitait tous les passants de peur d'être broyé ; il est, ajoute-t-il un peu plus loin, certains mélancoliques « chez qui l'essence même de la maladie est la crainte de la mort ».
7. Si les modernes ont assez souvent taxé Aelius Aristide de malade imaginaire, on ne trouve pas trace de pareil jugement sur son compte chez les auteurs anciens : bien au contraire, Galien range Aristide au nombre de ceux « dont l'âme est naturellement forte et le corps faible » ; il dit que « au cours de l'activité qu'il déploya toute sa vie à enseigner et à faire des discours, son corps tout entier fut rongé par la phtisie » (*In Platonis Timaeum*, trad. arabe citée par D. Gourevitch, *Le Triangle hippocratique dans le monde gréco-romain. Le malade, sa maladie et son médecin*, Rome, École française de Rome, 1984, p. 20) ; Philostrate, dans ses *Vies des Sophistes*, estime qu'Aristide était « de constitution maladive depuis sa première jeunesse » (II, 9 = § 581).
8. D. Gourevitch avance le diagnostic de pneumonie (*Le Triangle hippocratique…*, p. 18).
9. Cf. C. A. Behr, *Aelius Aristides and the Sacred Tales*, Amsterdam, Hakkert, 1963, p. 165-168.

ses affections, qu'il déclare παντοῖα (de toutes espèces), ἀμύθητα ou μύρια (innombrables)[10], et met lui-même l'accent sur la « bigarrure » (ποικιλία) de sa maladie[11]. Le deuxième des *Discours sacrés*, où Aelius Aristide relate les deux premières années de sa maladie, est particulièrement riche en descriptions minutieuses des diverses pathologies endurées par notre orateur :

> Pourtant, qui pourrait embrasser tous les maux qui m'affligeaient alors ? Ceux-là les connaissent qui ont assisté à chaque maladie, qui ont vu ce qu'il en était soit de mon épiderme, soit des organes internes. Sans compter les humeurs qui s'écoulaient de ma tête combien de jours et de nuits ; la fluxion que j'avais dans la poitrine ; le souffle qui, faisant obstacle en haut au flot des humeurs, s'arrêtait dans ma gorge et s'y enflammait ; le fait que je m'attendais perpétuellement à mourir, au point que je n'osais même pas appeler un serviteur, mais pensais que je l'appellerais sans objet – car la chose serait accomplie avant qu'il fût venu. Par là-dessus, des accès de toute espèce aux oreilles et aux dents, une tension partout de mes artères, de la difficulté à garder les aliments, de la difficulté à les vomir ; car, tout ce qui venait, si peu que ce soit, à toucher le pharynx ou le palais fermait les issues, en suite de quoi je ne pouvais reprendre mon souffle. Une inflammation douloureuse dans la région du cerveau, des lancinements de toute sorte, l'impossibilité, la nuit, de rester étendu : il fallait, dressé sur ma couche, attendre patiemment tout courbé, la tête sur les genoux. Avec de pareilles misères et une infinité d'autres, il s'ensuivait nécessairement que je fusse enroulé dans des lainages et d'autres couvertures et vécusse totalement reclus, toutes ouvertures bouchées, en sorte que le jour équivalait à la nuit et que les nuits se passaient en veilles à la place des jours. *Ces maux, qui parmi les mortels pourrait les dénombrer dans leur totalité ?* Cinq ou six années n'y suffiraient pas même[12], et le récit n'en durerait pas moins de temps qu'il n'en fallut pour que ces événements s'accomplissent (*DS* 2, 56-58).

On reconnaît dans ce passage plusieurs caractéristiques tout à fait typiques du discours hypocondriaque : 1) le caractère emphatique du propos : l'hypocondriaque, s'attachant à convaincre autrui de l'intensité et de la qualité de ses douleurs, exploite abondamment le motif du « jamais vu », sa plainte exhibe un corps baroque, torturé, torturant, travaillé par une douleur dont rien ne vient à bout (Pedinelli) ; la langue lui paraît trop pauvre pour décrire des sensations uniques, incommunicables

---

10. Voir notamment *DS* 2, 5 (πολλὰ καὶ παντοῖα συνειλοχὼς τῷ σώματι), 6 (ἕτερα ἀμύθητα ἠνώχλει), 46 (énumération de divers maux καὶ ἄλλα πολλὰ καὶ παντοῖα), 62 (accès de fièvre καὶ ἄλλα ἀμύθητα), 68 (ἠνώχλει τε οὐδὲν ὅ τι οὔ)…
11. *DS* 2, 69 : « Les médecins ne s'y retrouvaient pas dans une maladie aux symptômes si divers » (οὔτε ἐγνώριζον τὴν ποικιλίαν τῆς νόσου).
12. Cf. *Od.* 3, 113-115, où Nestor dit à Télémaque, qui le questionne sur la guerre de Troie : « Les maux <que nous avons subis au cours de cette guerre>, qui parmi les mortels pourrait les dénombrer dans leur totalité ? Tu pourrais demeurer chez moi cinq ou six ans, à me faire conter ce qu'ont souffert là-bas nos divins Achéens : avant de tout savoir, tu rentrerais, lassé, au pays de tes pères. »

(Aisenstein)[13] – d'où, dans notre texte, la citation homérique à valeur expressive qui clôt l'énumération des maux endurés ; 2) la scrutation interminable des signes de la maladie ; 3) le surinvestissement des sensations corporelles, surinvestissement de sauvegarde, si l'on en croit les psychiatres – l'intérêt très fort que l'hypocondriaque porte à sa maladie semblant le protéger du sentiment de ruine et de déchéance morale du mélancolique : la maladie devient une forme d'existence et d'aventure aux multiples péripéties (la citation homérique de notre texte montre qu'Aristide considère ses épreuves physiques comme une véritable guerre de Troie[14]).

Un autre aspect du syndrome hypocondriaque, qui n'apparaît pas dans notre extrait, mais est abondamment représenté en d'autres passages des *Discours sacrés*, est le caractère conflictuel des relations que le malade entretient avec les médecins – relations faites d'espoir et de méfiance. À vrai dire, chez Aristide, c'est la méfiance qui prédomine, et de très loin, car il a mis son espoir ailleurs, dans les soins d'Asclépios lui-même[15], et lorsqu'il parle des docteurs, c'est presque toujours pour évoquer leur désarroi face à la maladie (*DS* 2, 5 : « Les médecins furent bien embarrassés, car non seulement ils ne savaient que faire pour m'être utiles, mais ils ne pouvaient même pas reconnaître ce que pouvait bien être tout cela »[16]), ou bien pour signaler leur désaccord sur le traitement à adopter (*DS* 1, 63 : « Les médecins émirent toutes sortes d'avis »), ou encore pour souligner le caractère inefficace, voire nocif de leurs prescriptions (*DS* 3, 8-11 : Aristide s'étend sur les effets désastreux du cataplasme prescrit par le médecin Satyros, pourtant l'un des plus éminents praticiens de Pergame)[17].

---

13. Cf. *DS* 3, 17, où Aristide raconte avoir été atteint d'un spasme « qu'on ne saurait décrire ni même imaginer » et ajoute que l'étendue de ses souffrances « ne se pouvait dire ».
14. Mêmes références homériques en *DS* 2, 41-42 où Aristide raconte avoir eu une apparition d'Athéna, la protectrice attitrée d'Ulysse : « Elle me fit souvenir de l'*Odyssée*, me déclara que ce n'étaient pas là des fables […]. Il fallait résister avec force au mal : j'étais moi-même absolument Ulysse et Télémaque, et la déesse devait donc me porter secours. » Pareil passage montre bien comment Aristide se considère comme « le centre d'une aventure unique, d'une épopée fantastique dans l'ordre de la maladie comme dans celui de la médication », pour reprendre les termes de J. Dierkens, *in* G. Michenaud, J. Dierkens, *Les Rêves dans les « Discours sacrés » d'Aelius Aristide (IIe siècle après J.-C.). Essai d'analyse psychologique*, Mons, Université de Mons, 1972, p. 120.
15. A. Boulanger cite en parallèle aux *Discours sacrés* le témoignage de l'*Or.* 28, 132 (*Sur la digression*) : « Lorsque je suis atteint par la maladie, je n'adresse pas aux médecins d'humbles supplications. Mais bien que je compte parmi mes amis, soit dit avec la permission d'Asclépios, les meilleurs des médecins, c'est à Asclépios seul que j'ai recours. Je crois fermement en effet que, si je dois être sauvé, je le serai mieux par lui que par tout autre et que, s'il doit en être autrement, le temps est venu pour moi de mourir » (*Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au IIe siècle de notre ère*, Paris, De Boccard, 1968, p. 205).
16. Cf. aussi *DS* 2, 39 (« Les médecins renoncèrent à me soigner et à la fin perdirent tout espoir ») ; 2, 69 (« Les médecins ne savaient comment m'assister »).
17. Voir aussi *DS* 2, 63-64 (inutilité des purges, scarifications, applications de ventouses prescrites par les médecins : « On ne savait que faire […]. On me donnait en vain de la thériaque et d'autres remèdes de toute espèce »).

Au contraire, les cures parfois très rudes qu'Asclépios impose à Aristide (marches nu-pieds, courses à cheval, bains glacés) ont toujours des résultats spectaculaires, quoique temporaires, et inspirent à notre sophiste le sentiment d'être un miraculé, redevable de la vie à la haute protection du dieu guérisseur[18].

En quoi Aristide s'écarte assez radicalement du portrait type de l'hypocondriaque : de fait, les *Discours sacrés* sont un texte à double entrée, un texte qui, tout en récitant la litanie des misères physiques de l'auteur, a aussi pour but de célébrer la toute-puissance d'Asclépios, dont les faveurs apparaissent d'autant plus considérables que les maux auxquels il porte remède ont été décrits sous un jour plus emphatique. Œuvre destinée dès l'origine à la publication, et composée, si l'on en croit Aristide, sur l'injonction du dieu lui-même, à partir d'archives intimes et de registres de rêves[19], les *Discours sacrés* s'enracinent dans un contexte religieux spécifique, le culte pergaménien d'Asclépios Sôter, et ressortissent à l'écriture arétalogique[20]. On peut leur comparer le témoignage des inscriptions autobiographiques de miraculés – inscriptions dans lesquelles les consultants d'Asclépios indiquent les symptômes pour lesquels ils sont venus trouver le dieu et le détail des traitements qui leur ont été prescrits, avant d'exprimer leur gratitude pour la guérison obtenue[21]. De ces inscriptions les *Discours sacrés* ne diffèrent que par leur volume hypertrophié[22].

Encore n'est-ce sans doute pas un hasard si la plus longue stèle de miraculé qui nous ait été conservée (30 lignes) émane précisément d'un contemporain d'Aristide, un certain Apellas, atteint lui aussi de maux protéiformes : « Je tombais », dit-il, « de maladie en maladie et ne pouvais plus digérer » – problèmes gastriques auxquels s'ajoutent congestions, maux de tête, enflure de la luette, douleurs aux amygdales…

---

18. *DS* 1, 1 : « Je ne saurais dire toutes les faveurs et tous les miracles dont le Sauveur m'a comblé jusqu'à ce jour. » De même, dans sa *Lalia à Asclépios* (*Or.* 42), 6-11, Aristide célèbre longuement les bienfaits du dieu à son égard. Pareils passages montrent quels bénéfices secondaires notre orateur retire de sa maladie, au point de ne pas souhaiter, sans doute, guérir réellement – son affectivité étant, comme le note D. Gourevitch, « falsifiée par l'inlassable sollicitude du dieu » : il a besoin de sa maladie pour bénéficier de l'élection divine, sans laquelle il cesserait d'exister (*Le Triangle hippocratique…*, p. 50-51).
19. Cf. *DS* 2, 1-4. La pratique du journal de cure était habituelle dans les *Sarapeia*, et conseillée par les prêtres du dieu guérisseur (d'après A. Boulanger, *Aelius Aristide…*, p. 164).
20. Cf. M.-H. Quet, « Parler de soi pour louer son dieu : le cas d'Aelius Aristide », in *L'Invention de l'autobiographie, d'Hésiode à saint Augustin*, M.-F. Baslez, P. Hoffmann, L. Pernot (éd.), Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1993, p. 228. On peut noter nombre de rencontres entre les *Discours sacrés* et l'hymne composé par Aristide en l'honneur d'Asclépios (*Or.* 36) – voir notamment le § 124, où le sophiste évoque l'étrangeté des remèdes prescrits par le dieu à son intention (trad. A. Boulanger, *Aelius Aristide…*, p. 204-205).
21. Cf. M.-F. Baslez, « Écriture monumentale et traditions autobiographiques : l'apport des inscriptions grecques », in *L'Invention de l'autobiographie…*, p. 77-80.
22. Aristide lui-même estime qu'« il n'y a pas moins de trois cent mille lignes » dans la copie de son œuvre (*DS* 2, 3).

Comme Aristide, Apellas décrit par le menu les péripéties de sa guérison, les apparitions du dieu, ses prescriptions compliquées, qu'il retranscrit avec une précision méticuleuse[23]. Or il semble qu'on ait là un trait d'époque : comme l'a montré M. Foucault, la période romaine fut marquée par l'avènement de la « culture de soi », dont l'une des manifestations est précisément l'attention intense portée par les hommes de ce temps à leur propre corps et à ses dysfonctionnements[24]. G.W. Bowersock souligne le prestige dont Galien jouissait auprès de ses contemporains : il était, dit-il, une célébrité sociale (« *a lion of society* »), dont les conférences suscitaient le même enthousiasme que les prestations des vedettes de l'art oratoire[25]. De l'intérêt de l'époque pour les questions médicales et les problèmes de santé, Bowersock cite en exemple, outre les *Discours sacrés* d'Aristide, la correspondance de Marc Aurèle et de son maître Fronton, où bien des lettres sont occupées par la description des symptômes de l'empereur et du sophiste, et par la discussion des traitements que leur imposent les médecins[26] : Fronton était, apparemment, rhumatisant chronique, et Marc Aurèle souffrait, à ce qu'il semble, d'un ulcère gastrique compliqué de gêne respiratoire – de quoi alimenter amplement leur correspondance en *materia medica*.

Ce penchant de la société du II^e^ siècle pour les préoccupations hypocondriaques, on peut se demander si Lucien ne s'est pas amusé à le tourner en dérision dans sa *Tragédie de la Goutte*, lui toujours si prompt à brocarder les travers et lubies de ses contemporains, et notamment leurs peurs ou croyances irrationnelles (même si les souffrances de la goutte, loin d'être imaginaires, étaient, paraît-il, tout à fait atroces[27]) : les personnages de cette paratragédie sont la déesse Goutte, accompagnée de ses servantes les Douleurs, un Goutteux nouvellement atteint, un chœur de goutteux de longue date, un messager aux pieds perclus, et les médecins, qui cherchent en vain à s'opposer au pouvoir de la déesse, contre lequel échouent toutes

23. *Sylloge inscriptionum graecarum*, W. Dittenberger (éd.), 3^e^ éd., t. III, Leipzig, Hirzel, 1920, p. 327-330 (n° 1170) ; trad. fr. A. Defrasse, H. Lechat, *Épidaure*, Paris, Quantin, 1895, p. 152-153.
24. M. Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. II, *Le Souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984, p. 69-74.
25. G.W. Bowersock, *Greek Sophists in the Roman Empire*, Oxford, Clarendon Press, 1969, p. 59-75 (« The prestige of Galen ») ; voir notamment p. 64 (« *The career of Galen betokens an exaggerated popularity of medicine as such among the educated classes of East and West* ») et p. 66 (« *The so-called Second Sophistic was accompanied by a wave of popular enthusiasm for medicine* »).
26. *Ibid.*, p. 72-73 : cf. M.P.J. van den Hout, *M. Cornelii Frontonis Epistulae*, vol. I, Leyde, Brill, 1954, *Ad M. Caes.* 3, 8, 3 ; 4, 5, 4 ; 4, 6, 1 ; 4, 8 ; 4, 9 ; 4, 11 ; 4, 12, 1-2 ; 5, 21 ; 5, 22 ; 5, 25 ; 5, 27-33 ; 5, 40 ; 5, 42 ; 5, 44 ; 5, 45 ; 5, 48 ; 5, 55 ; 5, 59 ; 5, 61-63 ; 5, 65 ; 5, 69-71 ; 5, 73 ; *Ad Ant. imp.* 1, 2, 10 ; 3, 10, 1. Sur la correspondance de Marc Aurèle et de Fronton, voir aussi J.E.G. Whitemore, « Was Marcus Aurelius a Hypocondriac ? », *Latomus*, 36, 1977, p. 413-421 ; l'auteur de cet article signale par ailleurs la fréquence avec laquelle Marc Aurèle recourt aux images médicales dans les *Pensées*.
27. Cf. D. Gourevitch, *Le Triangle hippocratique…*, p. 217-247 (« Une maladie paradigmatique : la goutte »).

les pharmacopées humaines, dont Lucien s'amuse à dresser une liste interminable et bouffonne[28].

Fervent admirateur d'Aelius Aristide, le sophiste Libanios fait lui aussi partie des grands représentants de la veine hypocondriaque. Du culte voué par lui à l'auteur des *Discours sacrés*, l'aveu le plus frappant figure dans une lettre où il remercie l'un de ses amis de lui avoir envoyé un portrait du sophiste :

> J'ai enfin Aristide, que je désirais depuis longtemps. Je t'en suis presque aussi reconnaissant que si tu me l'avais envoyé lui-même, après l'avoir ressuscité. Je m'assieds en face de son image lorsque je lis quelqu'un de ses discours, et je lui demande si c'est bien lui qui a écrit cela […] : car tout en lui est si divin, si beau, si supérieur à la plupart des autres écrits[29].

Après pareille déclaration, on ne s'étonnera pas que Libanios se soit abondamment inspiré de l'œuvre d'Aelius Aristide, avec lequel il cherche, sans cesse, à rivaliser : son *Éloge d'Athènes* fait écho au *Panathénaïque* d'Aristide ; sa *Lamentation sur Nicomédie* répond à la monodie composée par Aristide lors du séisme qui ravagea Smyrne en 177 ou 178 ; quant à son *Autobiographie*, elle doit beaucoup aux *Discours sacrés*, et c'est assurément à l'influence d'Aristide qu'il faut imputer l'importance accordée par Libanios au récit de ses problèmes de santé. Il ne s'agit évidemment pas de dénier aux plaintes de notre auteur tout fond de réalité : sa correspondance est là pour attester qu'il était bel et bien, lui aussi, valétudinaire ; mais, à n'en pas douter, lorsqu'il trace le récit de sa vie, Libanios n'hésite pas à romancer les faits pour forcer la ressemblance entre son propre personnage et celui de son idole littéraire[30]. Et il y a certainement une part de pose dans la version dramatisée qu'il nous présente de ses ennuis de santé. Les maux dont il se plaint sont toutefois moins divers que ceux évoqués par Aristide : il s'agit surtout de crises de néphrite, de céphalées, séquelle de la commotion qu'il éprouva en 334, lorsqu'il fut frappé par la foudre, à

---

28. *Lucian's Works*, M.D. Macleod, Loeb, t. VIII, p. 319-355 ; trad. fr. E. Talbot, Paris, Hachette, 1882, t. II, p. 534-540.
29. *Ep.* 1534 (trad. A. Boulanger, *Aelius Aristide…*, p. 453-454, note 5) ; Libanios raconte ensuite à son correspondant Théodore qu'il avait demandé à un autre de ses amis de lui envoyer un portrait d'Aristide, mais qu'il avait des doutes sur l'identité de l'effigie qu'il avait reçue : « Car le visage n'était pas en accord avec la grave maladie <du sophiste> et la chevelure annonçait quelqu'un d'autre » par son abondance invraisemblable chez un individu d'aussi faible constitution ; Libanios achève sa lettre en émettant le souhait que Théodore lui envoie encore une autre statue d'Aristide (apparemment, cette fois, une statue en pied), car il a un vif désir « de voir aussi les bras et les jambes » de son idole. Cette lettre a l'intérêt de nous montrer non seulement avec quelle passion Libanios collectionnait les effigies de son grand modèle littéraire, mais encore à quel point la maladie occupait une place essentielle dans l'image qu'il s'était formée d'Aristide.
30. Voir notamment le récit de son entrevue avec Julien, calqué sur celui de la rencontre d'Aelius Aristide et de Marc Aurèle : cf. R.A. Pack, « Two Sophists and Two Emperors », *CPh*, 42, 1947, p. 17-20.

l'âge de vingt ans[31] ; puis, à partir de 364, d'attaques de goutte, qui paraissent avoir accentué ses tendances dépressives, et déclenchèrent agoraphobie, vertiges, troubles de la vision. Le récit qu'il nous a laissé de la première crise dont il fut victime est très révélateur de l'intérêt qu'il accorde à la *materia medica* dans le récit de sa vie :

> Vinrent là-dessus nos jeux Olympiques. J'avais cinquante ans et un très vif désir de voir la cérémonie[32]. À peine avais-je jeté un coup d'œil sur le début de la fête que me voici comme prisonnier : aucun gouverneur ne m'avait arrêté, mais j'étais alors pour la première fois frappé d'une forte et pénible attaque de goutte, et c'étaient mes visiteurs qui devaient me tenir au courant de la force et de l'habileté des athlètes. Après de courtes rémissions qui étaient comme autant de trêves, elle frappait de nouveau, et souvent les deux pieds. Les médecins s'avouaient vaincus et pour me consoler disaient que la maladie était passée de la tête aux pieds : ce qui était mauvais pour les pieds serait bénéfique pour la tête. Mais c'étaient des sornettes, car le mal qui tenait ma tête restait là-haut, tandis que mes pieds, bien loin de soulager ma tête, comme s'ils lui transmettaient une partie de leurs propres maux, ne faisaient qu'aggraver son état.
>
> Je n'étais donc plus seulement victime de mes angoisses antérieures, comme de voir notre ville enlevée par les vents qui l'emportaient pour la jeter dans l'Océan, mais je craignais aussi, Messieurs, la foule venant à ma rencontre, je fuyais l'immensité des bains, je craignais toutes les maisons sauf la mienne, un nuage me venait devant les yeux, ma respiration se réduisait jusqu'à presque rien, des vertiges me prenaient la tête, j'avais toujours présente l'impression que j'allais tomber, si bien que le soir venu, je chantais la Fortune en me félicitant de n'être pas tombé. […] Cette tempête eut le dessus pendant quatre ans puis, grâce à un serviteur, je trouvais du secours auprès du toujours secourable, du grand Asclépios. Il me dit que j'avais eu tort d'abandonner mes habitudes et je me mis à boire mon remède d'autrefois : il y eut quelque mieux, mais le mal ne fut pas totalement extirpé. Le dieu dit qu'il m'accorderait également cette grâce. Je savais bien qu'il était impie de mettre en doute un tel garant, mais je pouvais pourtant me demander si je serais un jour digne de cette grâce. Et vers la fin de la septième année après ma cinquantième, au cours de trois rêves, dont deux en plein jour, le dieu m'enleva à chaque fois une bonne partie de mon mal et m'accorda un état de santé que je voudrais bien ne plus perdre (*Autobiographie*, § 139-141 et 143).

On retrouve dans ce texte de Libanios, comme chez Aristide, la présentation emphatique des maux éprouvés, la scrutation obstinée des symptômes, la méfiance

---

31. Sur cet accident, voir le récit figurant aux § 9-10 de l'*Autobiographie*.
32. Ce début rappelle les premières lignes du *Discours isthmique à Poséidon* (*Or.* 46) où Aristide dit n'avoir pu assister aux jeux Olympiques de 153 pour cause de problèmes de santé : ἀδυνάτως ἔχων κατὰ τὸ σῶμα συμμετασχεῖν […] τῶν γιγνομένων, κινδύνου τε εἰς ἔσχατον ἐλθὼν ἐκ τοῦ τότε μοι συμπεσόντος νοσήματος.

à l'égard du discours des médecins[33], auquel notre auteur oppose, de façon très caractéristique, son propre diagnostic : Libanios témoignerait, selon D. Gourevitch, du même « histrionisme médical » qu'Aelius Aristide, il mettrait « la même obstination farouche à ne pas guérir », considérant que « sa céphalgie représente un barreau essentiel de l'échelle qui le hausse au niveau du roi de la Seconde Sophistique »[34]. Comme Aristide aussi, il attribue l'amélioration (temporaire) de son état de santé à l'intervention « du toujours secourable, du grand Asclépios », et à plusieurs reprises au cours de son *Autobiographie*, il prétend se faire passer pour un miraculé, ne devant le salut qu'à l'assistance des dieux, et notamment à la Fortune, dont il se présente comme le protégé : il évoque ainsi deux accidents de cheval[35] et une agression par un fou furieux[36], dont seule la providence divine lui a permis de réchapper : « Ainsi donc, il faut considérer le temps qui s'est écoulé jusqu'à ce jour comme un présent des dieux de l'éloquence », conclut-il en une formule bien digne d'Aelius Aristide par son immodestie (§ 238).

Mais la foi n'est plus au IV^e^ siècle ce qu'elle était sous la Seconde Sophistique : le paganisme, lentement, se meurt sous les attaques du christianisme, devenu religion d'État, et chez Libanios, défenseur acharné de valeurs révolues, dont la névrose est peut-être aussi celle d'une époque qui s'achève, le désespoir affleure bien souvent, dans l'*Autobiographie* et dans les lettres, où s'expriment à maintes reprises des tendances suicidaires[37]. Sans doute Libanios était-il d'ailleurs plus nosophobique qu'hypocondriaque : très impressionné par le sort de son frère, qui perdit la vue à la suite d'une hémorragie cérébrale, il avoue avoir eu peur, à la mort de sa femme, de devenir aveugle à force de pleurer[38], et à plusieurs reprises il exprime sa crainte de sombrer dans la folie[39]. Et, en dépit de l'attitude de suspicion envers les docteurs qu'il affiche dans l'*Autobiographie* à l'imitation d'Aristide, il espère visiblement plus des secours de la médecine humaine que des dieux eux-mêmes, comme le montrent les nombreuses lettres adressées par lui à des amis médecins, dont il loue les talents, auxquels il confie ses maux et demande des remèdes[40].

---

33. Cf. aussi au § 246, à propos de crises d'angoisse : « Les médecins me conseillaient de chercher ailleurs la guérison, car leur art ne disposait d'aucun remède pour ce genre de choses. »
34. D. Gourevitch, *Le Triangle hippocratique…*, p. 60.
35. *Autobiographie*, § 183 et 216-217.
36. *Autobiographie*, § 235-237.
37. *Autobiographie*, § 101 (« Accablé par le fardeau de l'inaction comme le fils de Pélée, je me traitais moi-même de fardeau de la terre, et j'en vins à absorber des drogues pour préserver mon équilibre mental ») ; § 135 (à la mort de Julien, Libanios souhaite mourir) ; § 204 (mêmes pensées morbides après l'attaque qui a rendu son frère aveugle) ; § 243 et 246 (accablé par ses céphalées et ses crises d'angoisse, Libanios n'a plus d'autre désir que de mourir). Cf. aussi *Ep.* 375, 470, 518.
38. *Autobiographie*, § 281.
39. *Autobiographie*, § 101, 243.
40. *Ep.* 362 ; 378 ; 479 ; 496 ; 511 ; 738 ; 778 ; 992 ; 1018 ; 1027 ; 1494.

Si les lettres où il évoque ses problèmes de santé sont en nombre important (environ 85)[41], elles ne représentent néanmoins qu'un peu plus de 5 % d'une correspondance extrêmement volumineuse comptant plus de 1500 lettres : Libanios parle donc de ses maladies dans à peu près une lettre sur vingt – ce qui n'est pas considérable, comparé aux résultats fournis par la correspondance de Basile de Césarée ou de Grégoire de Nazianze, qui eux aussi paraissent avoir été affligés d'une santé très chancelante : 52 des 366 lettres de Basile contiennent en effet des allusions à son mauvais état physique, autrement dit une lettre sur sept[42], et pour Grégoire de Nazianze la proportion est encore plus élevée, puisqu'il parle de sa santé dans 48 lettres sur 249, c'est-à-dire dans une lettre sur cinq[43]. Il est rare, toutefois, que Basile et Grégoire s'attardent à détailler les pathologies dont ils souffrent[44], même si tous deux expriment à plusieurs reprises le sentiment d'être au bord du trépas[45] : ils se contentent le plus souvent de mettre l'accent sur le caractère invalidant de leurs maux, qu'ils acceptent d'ailleurs comme une épreuve utile à l'âme[46]. Chez Libanios, au contraire, il arrive que la maladie envahisse tout l'espace de la lettre, en particulier lorsqu'il s'adresse à des amis médecins, ou à ceux de ses correspondants affligés comme lui d'une santé fragile, et sans doute enclins eux aussi à épiloguer sur leurs maux – témoin cet Akakios, dont la lettre 1301 nous apprend que, souffrant de la goutte, il avait composé sur cette affection une comédie très

41. *Ep.* 12 ; 20 ; 25 (céphalées, vertiges, diarrhée) ; 48 (asthénie) ; 78 ; 316 ; 344 ; 362 ; 367 (céphalées) ; 375 (idées suicidaires) ; 378 (céphalées) ; 383 (céphalées) ; 386 ; 388 (céphalées) ; 390 ; 391 ; 393 (céphalées, néphrite) ; 405 (céphalées, néphrite) ; 409 (céphalées, néphrite) ; 423 ; 430 (céphalées, néphrite) ; 432 (agoraphobie) ; 433-436 ; 438 (néphrite) ; 440 ; 442 ; 462 ; 470 (néphrite, idées suicidaires) ; 473 (céphalées, néphrite) ; 474 ; 479 (néphrite) ; 480 ; 489 (céphalées, néphrite) ; 492 (néphrite) ; 495 (vieillissement prématuré) ; 497 (agoraphobie) ; 500 ; 502 ; 511 (céphalées) ; 518 (idées suicidaires) ; 529 ; 537 ; 555 (néphrite) ; 650 (céphalées) ; 685 ; 695 (céphalées) ; 697 (agoraphobie) ; 707 (céphalées) ; 721 ; 726 (céphalées) ; 727 (céphalées) ; 736 ; 738 (céphalées) ; 744 (céphalées) ; 770 (céphalées) ; 778 ; 798 (faiblesse des yeux) ; 802 ; 909 ; 924 ; 964 ; 1018 ; 1045 (céphalées) ; 1070 ; 1075 ; 1082 ; 1110 ; 1111 ; 1239 (podagre) ; 1274 (podagre) ; 1286 (podagre) ; 1300 (podagre) ; 1301 (podagre) ; 1303 ; 1374 (céphalées, vertiges) ; 1385 (céphalées) ; 1402 ; 1426 (céphalées) ; 1448 ; 1472 (podagre) ; 1483 (podagre).

42. *Ep.* 1, 9, 27, 30, 34, 48, 60, 76, 94, 99, 101, 112, 135-141, 143, 145, 156, 161-163, 172, 193, 194, 198-203, 206, 212, 213, 216-218, 225, 232, 236, 237, 256, 260, 267, 269, 271, 272, 277, 328 [Y. Courtonne (éd.), Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1957-1961-1966, 3 vol.].

43. *Ep.* 41, 64, 67, 68, 70, 76, 80, 87, 90, 91, 95, 104-106, 122, 123, 125, 126, 129-131, 133, 139, 141, 142, 147, 152, 155, 171, 178, 183, 187, 194, 195, 197, 199, 200, 205, 207, 210, 221, 222, 224, 225, 227, 231, 242, 249 [P. Gallay (éd.), Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1964-1967, 2 vol.].

44. Cf. toutefois Basile, *Ep.* 138, 162, 193 (où l'auteur se déclare dans un tel état de faiblesse qu'il « ne le cède en rien à une araignée »). Les lettres 138 et 162 sont adressées à Eusèbe, évêque de Samosate, l'un des amis fidèles de Basile – d'où sans doute l'abondance inhabituelle de détails que celui-ci donne sur son état de santé ; quant à la lettre 193, elle a pour destinataire l' ἀρχίατρος Mélèce.

45. Basile, *Ep.* 30, 138, 141, 145, 161, 193, 198, 212 ; Grég. Naz., *Ep.* 64, 130, 152.

46. Sur les vertus spirituelles de la maladie, voir par exemple Basile, *Ep.* 194, 236 ; Grég. Naz., *Ep.* 36.

divertissante, dont il n'est pas impossible qu'elle soit identique à la pièce satirique intitulée (par antiphrase) *Okypous* (« L'homme aux pieds rapides »), pièce qui figure abusivement dans le corpus des œuvres de Lucien[47]. Lorsque Libanios parle de maladie dans ses lettres, ce n'est cependant pas exclusivement pour s'en lamenter : il lui arrive aussi de tirer de ses misères physiques prétexte à jeu littéraire, ainsi lorsqu'il qualifie Akakios et lui-même de « fils d'Œdipe »[48], dit que la goutte a dévasté son corps « plus durement que les Spartiates l'Attique »[49], ou compte au nombre des bénéfices de sa maladie le fait de porter aux chevilles des parures en or, à l'instar des satrapes du Grand Roi[50].

Il n'est d'ailleurs pas impossible que la présence du corps souffrant dans la correspondance de Libanios doive quelque chose aux impératifs mêmes du genre épistolaire, tel qu'il s'est constitué à l'époque impériale. De fait, la lettre est censée servir de palliatif à l'absence physique de l'ami, comme le montrent clairement les exemples de messages amicaux figurant dans le recueil de *Caractères épistolaires* faussement attribué à Libanios[51] ; or l'évocation du corps, souffrant ou en bonne santé, est évidemment bien faite pour donner aux correspondants l'illusion de présence réelle à laquelle ils aspirent : ainsi la *materia medica* peut-elle revendiquer droit de cité dans la littérature épistolaire à titre de témoignage d'amitié.

Pareille loi du genre contribue sans doute à expliquer l'existence d'un important filon hypocondriaque dans l'épistolographie byzantine du XII^e^ siècle, époque de renaissance littéraire marquée par un grand engouement pour l'Antiquité. L'influence de Libanios, qui fut à Byzance le modèle épistolaire par excellence[52], était d'ailleurs bien propre à inciter les épistoliers byzantins à dépeindre par le menu leurs souffrances physiques[53]. Mais la place faite à la maladie dans l'épistolographie du XII^e^ siècle ne s'explique pas seulement par des raisons d'ordre littéraire : elle correspond aussi

47. *Lucian's Works*, M. D. Macleod, Loeb, t. VIII, p. 356-377 ; trad. Talbot, t. II, p. 541-545. Sur les problèmes d'attribution de cette pièce, voir D. Gourevitch, *Le Triangle hippocratique…*, p. 224-225 (l'auteur renvoie notamment à I. Zimmermann, *Luciani quae feruntur Podagra et Ocypus*, Leipzig, Teubner, 1909 et à P. Maas, *Deutsch. Litt. Zeitsch.*, 30, 1909, fasc. 36, col. 2271-2276 = c.r. du précédent ouvrage).
48. *Ep.* 1286.
49. *Ep.* 1301.
50. *Ep.* 1483.
51. *Demetrii et Libanii Τύποι ἐπιστολικοί et Ἐπιστολιμαῖοι χαρακτῆρες*, V. Weichert (éd.), Leipzig, Teubner, 1910, type 61 γ (p. 38) : « Puisque, séparés l'un de l'autre physiquement, nous sommes empêchés de nous entretenir en face à face, nous nous empressons de remédier par cette lettre au regret de l'absence (πόθος) » ; même motif p. 59, § 98.
52. Cf. B. Schouler, *La Tradition hellénique chez Libanios*, Paris, Les Belles Lettres, 1984, t. I, p. 48.
53. Comme le note M. Mullett, « *sickness, like separation and friendship, appears to be built into the Byzantine letters* » (*Theophylactos of Ochrid. Reading the Letters of a Byzantine Archbishop*, Aldershot, Ashgate, 1997, p. 104).

à un fait de société, bien noté par les spécialistes de l'époque des Comnènes, et assez comparable à ce qui s'était produit sous la Seconde Sophistique. En cette période de renaissance se développe en effet un intérêt très vif pour la médecine, qui acquiert un prestige sans précédent : autrefois médiocrement considérés, les médecins deviennent membres de l'*establishment*, fréquentent le milieu de la cour impériale et les intellectuels les plus en vue[54] ; empereurs et écrivains se piquent d'apprendre la médecine, parfois même de la pratiquer, comme par exemple la princesse et historienne Anne Comnène[55], ou l'empereur Manuel Ier, dont ses panégyristes vantent les compétences médicales[56].

Du lien entre plainte hypocondriaque et intérêt pour la médecine, la correspondance de Théophylacte d'Ochrid, qui fut archevêque de Bulgarie de 1088 à 1126, offre un témoignage éloquent[57]. Se plaignant dans nombre de lettres de ses problèmes de santé, de « son corps arachnéen […], faible et défaillant devant toute fatigue » (*Ep.* 77)[58], Théophylacte évoque assez fréquemment en termes quasi cliniques les symptômes qu'il éprouve, ou redoute d'éprouver – ainsi dans la lettre 110 qualifie-t-il de « commun et épidémique » le principal motif qui l'empêche de se mettre en voyage, un motif qui, précise-t-il, « en provoquant rhume et toux par suite de l'engorgement du cerveau », lui inspire « non sans raison la peur de maladies de poitrine » : « Car que ne m'arriverait-il pas si je m'exposais au grand air quand, en me calfeutrant, je suis dans un tel état ? ». On retrouve le même mélange

54. Cf. A. Kazhdan, « The Image of the Medical Doctor in Byzantine Literature of the 10th to 12th Centuries », *Symposium on Byzantine Medicine*, *DOP*, 38, 1984, p. 43-51 ; M. Mullett, *Theophylactos of Ochrid…*, p. 108 : « *In the 12th century medicine appeared to be at the centre of the intellectual life.* »
55. Cf. G. Tornikès, *Éloge d'Anne Comnène*, in *Georges et Dèmètrios Tornikès. Lettres et discours*, J. Darrouzès (trad. et éd.), Paris, CNRS, 1970, p. 306-307 : « Quant à elle, elle avait acquis grâce à la science physique les connaissances raisonnées les plus générales et les plus parfaites de cet art, et il lui manquait bien peu de choses dans les détails, du moment qu'elle possédait les principes à la perfection » ; dans le domaine de la pratique, « son succès ne fut ni moins beau ni moins remarquable ; […] elle aurait pu rivaliser en fait d'expérience avec les meilleurs des Asclépiades. Qui en effet connaissait à ce point les vertus et les propriétés des simples, leurs combinaisons et leurs mélanges, leurs dosages croissants ou décroissants selon la gravité de la maladie et la force du patient ? ». L'intérêt de Tornikès lui-même pour la médecine est clairement prouvé par son goût pour les métaphores médicales (cf. *Ep.* 7, p. 220-222) et par la précision de ses descriptions cliniques (*ibid.*, p. 208-209).
56. Cf. Kinnamos, 4, 21 : « L'art du *basileus* surpassait celui de beaucoup de gens qui consacrent leur vie à la médecine. Je l'ai vu moi-même pratiquer des saignées et donner des remèdes à des malades en l'absence de médecins » (trad. fr. J. Rosenblum, Paris, Les Belles Lettres, 1972, p. 127-128) ; Eust. Thess., *Manuelis Comneni imp. laudatio funebris*, § 42-43, *Opuscula*, T. L. F. Tafel (éd.), Francfort, Schmerber, 1832, p. 206).
57. Cf. M. Mullett, *Theophylactos of Ochrid…*, p. 102-111.
58. Souvenir de Basile, *Ep.* 193 (cf. note 44) ? Plaintes analogues dans les lettres 48, 76, 78, 96, 103, 108, 110, 113, 118, 120, 121, 124.

de discours hypocondriaque et médical dans la lettre 120, où Théophylacte décrit un accès de malaria, dont il fut victime au cours d'un voyage en mer :

> Quand je fus monté à bord du bateau – c'était le jour où je m'attendais au retour périodique de ma maladie – , il me survint quelque chose de tout à fait inattendu : nausée, flot de salive et, ce qui l'accompagne, un vomissement, et le liquide rejeté était cru et sans consistance et, vers la fin, un peu de bile. Après un petit intervalle de temps, la même chose se reproduisait, sauf que la bile était plus abondante et, à sa sortie, beaucoup plus amère. Je m'attendais donc à ce que le symptôme de la fièvre quarte se manifestât aussi comme à l'accoutumée, mais sans aucun doute celle-ci a été vomie en même temps que le liquide et la bile, et je fus convaincu d'avoir éprouvé une vaine crainte. Le jour du retour périodique de la maladie arrivait de nouveau et, moi qui suis extrêmement timoré, j'étais au désespoir, mais Dieu était le même et n'avait pas changé. Le mal disparut, et nul ne sut où il se réfugia.

Fait notable, ces deux lettres sont adressées la première à Nicolas Calliclès, qui fut médecin du *basileus*, l'autre au père de Michel Pantechnès, collègue de Calliclès, auquel Théophylacte écrit d'ailleurs non seulement pour lui demander des conseils médicaux, mais aussi pour se faire envoyer des livres de médecine : ainsi lui réclame-t-il dans la lettre 112 un exemplaire de Galien[59], éventuellement assorti d'œuvres ou de commentaires d'Hippocrate, dont il se servit peut-être pour ausculter son propre état de santé, et pour suivre et tenter d'enrayer les progrès de la phtisie dont son frère souffrait à l'époque, et dont il devait mourir peu après. Théophylacte nous dit dans la lettre 113 :

> Il a le corps en mauvais état et se trouve très mal en point, parce qu'il a atteint l'extrême limite de l'anorexie, qu'il lutte contre le mal de tête et qu'il a le ventre rempli d'humeurs. Pour les supprimer, nous employons l'*oxysaccharum*,

probable équivalent de l'*oxymeli*, mélange à base de miel et de vinaigre, que Galien recommandait effectivement pour favoriser l'expectoration dans les maladies pulmonaires, et pour combattre diverses formes de fièvre[60].

Si chez Théophylacte, plaintes sur les dysfonctionnements du corps et considérations médicales s'équilibrent, il n'en va pas de même avec Grégoire Antiochos, qui fut, dans la deuxième moitié du XII^e^ siècle, fonctionnaire impérial et rhéteur

---

59. De l'intérêt et de l'admiration de Théophylacte pour Galien témoignent aussi les deux épigrammes qu'il a composées en l'honneur du médecin de Pergame, auquel il rend grâce pour ses bienfaits envers l'humanité : G. Mercati, « Poesi di Teofilatto di Bulgaria », in *Collectanea Byzantina*, t. I, Bari, Dedalo libri, 1970, p. 348-372 (poèmes 3 et 4).
60. Cf. A. Leroy-Molinghen, « Médecins, maladies et remèdes dans les *Lettres* de Théophylacte de Bulgarie », *Byzantion*, 55, 1985, p. 491.

officiel. Chez cet autre représentant de la veine hypocondriaque à Byzance, ce sont les doléances sur la mauvaise santé qui prennent résolument le dessus, comme le montre cet autoportrait où Antiochos se décrit en « homme gratifié d'un corps des plus chétifs, de membres minces et rabougris, exposés à tout accès de maladie »[61] :

> L'épiderme qui s'étend sur mes maigres chairs est plus fin que celui des insectes qui muent, mes côtes se comptent facilement et paraissent à travers la peau qui les revêt à peine, mes bras et mes doigts sont tout menus.

Généralisant à partir de son propre cas, il poursuit :

> Telle est la nature de ceux qui ont volontairement affaibli leur corps par les travaux et l'ont rendu gracile ; ils se sont voués aux sueurs qu'exige l'éloquence et aux diverses épreuves de la nature, en ne levant même pas la tête hors du livre, dès l'enfance, des jours et des nuits entières, et plantés devant le pupitre et cousus sur le siège[62]. Ces hommes-là, le zèle pour l'étude les a dévorés et vidés de leur mœlle *en vidant leur substance*, selon la Parole[63]. […] Tout homme qui pratique un métier lui est assimilé par sa corpulence et par sa force. Selon ce principe, le lettré qui, dès son enfance, a vécu de roseaux et de parchemins et qui n'a pas cessé de peiner sur ces instruments et de se dessécher à côté d'eux, en s'assimilant à leur faiblesse et à leur fragilité naturelle, finit par leur ressembler vraiment par la forme de son corps, de ses mains, de ses pieds et de tous ses membres ; dans la mesure où il est devenu sensible à l'excès, il est transformé en roseau et en feuille de parchemin ; au moindre souffle de vent, il est emporté, brisé comme un roseau, à la moindre humidité il se dissout et périt plus facilement qu'un feuillet.

Antiochos revient ensuite à sa propre personne, pour conclure :

> Si *la sensibilité du cœur est comme la carie des os*[64], si les préoccupations de l'intelligence dévorent et consument les membres, il en est tout à fait ainsi pour nous : les soucis continuels […], en enfonçant des dents aiguës et cruelles dans l'intime de notre être, le traversent au point de reparaître à l'extérieur ; ils dévorent vraiment les tissus du corps humain et se repaissent de la chair de ses membres, sans pouvoir se rassasier de dégoût.

---

61. *Lettre à Eustathe de Thessalonique*, J. Darrouzès (trad. et éd.), « Deux lettres de Grégoire Antiochos écrites de Bulgarie vers 1173 », *ByzSlav*, 24, 1963, p. 65-86 (p. 68-70 et 80-82).
62. On comparera ce portrait caricatural à la description, beaucoup plus sobre, que Georges Tornikès trace de lui-même en homme studieux, dans la lettre 15 : Ἐγώ, ὁ τῷ σκιμποδίῳ προσπεπαττα–λευμένος καὶ βιβλιδίῳ τὸ γόνυ τριβόμενος καὶ τοῖς δέρρεσι προσκεκυφώς… (J. Darrouzès (éd.), *Georges et Dèmètrios Tornikès…*, p. 138).
63. Τὰ τούτων ἐκμυελίσας πάχη : imitation de *Nombres* 24, 8 (καὶ τὰ πάχη αὐτῶν ἐκμυελιεῖ).
64. Σὴς ὀστέων καρδία αἰσθητική : citation de *Prov.*, 14, 30.

Ce qui prédomine dans cette description, donnée pour un portrait-robot de l'intellectuel byzantin, c'est assurément l'autodérision : Grégoire Antiochos met la plainte hypocondriaque au service du jeu littéraire, s'inscrivant ainsi dans une tradition très byzantine, que le rhéteur Théodore Prodrome avait largement contribué à populariser, quelques décennies plus tôt, en composant des descriptions à la fois pitoyables et humoristiques des ravages laissés sur sa personne par une attaque de variole[65], en consacrant à sa maladie plusieurs poèmes, de style homérique, en vers « héroïques »[66], et en racontant sur le mode burlesque, dans une *Satire contre les docteurs*, une terrifiante visite chez un dentiste-tortionnaire[67].

Mais la monstration rhétorique des souffrances du corps n'est pas cantonnée à Byzance dans des formes mineures, comme l'épistolographie, la poésie de circonstance ou la satire. On la retrouve parfois jusque dans la littérature officielle, témoin cet autre portrait que Grégoire Antiochos trace de lui-même dans son *Éloge du patriarche Basile Kamatèros*, composé pour célébrer l'entrée en charge du nouveau patriarche. Le rhéteur s'y décrit

> épuisé par des fatigues continuelles et dépouillé de toute force de résistance, enfin misérable proie emportée par toutes sortes de maladies insupportables, vendu comme esclave à l'infirmité, la dure maîtresse de la chair, et dès lors flageolant à cause de [ses] genoux déformés et marchant difficilement sur [ses] jambes fragiles.

Il ajoute :

> Ainsi d'ailleurs dès ma naissance, les doigts de la nature qui m'a tissé m'ont traité avec malveillance, en fabriquant bien léger le manteau du corps tendu tout autour de ma pauvre âme, de sorte qu'il se déchire facilement et part en lambeaux, emporté par le souffle léger des maladies. Pour toutes ces raisons, j'ai besoin de repos et de ménagement pour mes membres exténués : comme si je fuyais la chambre, je cours à l'ombre et cherche la fraîcheur, comme si je respirais difficilement après une course rapide, j'ai envie de plier un peu le genou pour rassembler de nouveau mon souffle (§ 44).

Sans doute, en composant ce triste portrait de lui-même, Antiochos obéit-il à un objectif bien précis, puisqu'il tire prétexte de sa faible santé pour refuser la charge

---

65. *Ep.* 4-6, *PG* 133, col. 1249-1258.
66. Poèmes 68 et 77-78, W. Hörandner (éd.), *Theodoros Prodromos. Historische Gedichte*, Vienne, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1974 ; à ces trois pièces héroïques on peut ajouter deux autres poèmes, d'un registre moins soutenu, où Prodrome détaille aussi à ses correspondants les souffrances que la maladie lui a infligées (nos 48 et 72).
67. G. Podesta (éd.), « Le satire lucianesche di Teodoro Prodromo », *Aevum*, 21, 1947, p. 12-25. En développant le thème du « docteur-bourreau », Prodrome s'inscrit dans une tradition littéraire déjà ancienne, qu'illustre notamment la série de quinze épigrammes Εἰς ἰατρούς, pour la plupart d'époque romaine, figurant dans l'*Anthologie palatine* (XI, 112-126).

de didascale que lui proposait Basile Kamatèros ; mais pareil texte n'en illustre pas moins le fait qu'au XII^e^ siècle, les progrès et la vogue de la médecine ont amené le développement d'un autre regard sur le corps, dont les fonctions, besoins et faiblesses sont désormais considérés comme très dignes d'intérêt[68].

On pourrait évidemment allonger la liste des auteurs byzantins qui, au fil de leurs écrits, se sont lamentés sur leurs souffrances physiques, et citer encore l'abondante moisson de plaintes que recèle la correspondance du vieil évêque de Naupacte Jean Apokaukos, perclus et goutteux, vers le début du XIII^e^ siècle[69], ou au siècle suivant, les doléances d'un Nicéphore Grégoras sur ses fréquentes migraines[70] – doléances assez insistantes pour qu'un de ses détracteurs, Nicolas Cabasilas, ait jugé bon de mentionner les névralgies du personnage et de s'en gausser dans un pamphlet intitulé *Contre les élucubrations de N.C.*[71]. De la complaisance des Byzantins de la dernière époque à traiter de leurs problèmes de santé, les deux récits de maladie composés, au tout début du XV^e^ siècle, par l'érudit Jean Chortasmenos nous offrent un exemple particulièrement intéressant, car ces deux textes, sortes de *Discours sacrés* miniatures, pourraient bien attester l'influence persistante exercée par Aelius Aristide à Byzance dans le domaine de l'écriture de soi. On sait la fortune dont le rhéteur grec bénéficia jusqu'à l'extrême fin de l'époque byzantine : considéré comme un classique, à l'instar de Démosthène, il était étudié dans les écoles et fut souvent cité ou imité par les lettrés byzantins[72]. Sans doute les préférences de ces derniers allaient-elles à des œuvres d'apparat comme le *Panathénaïque* ou le plaidoyer *Pour les quatre*[73], mais il n'empêche que les *Discours sacrés* figurent dans toutes les plus anciennes et plus importantes collections de discours d'Aristide[74], et

68. Cf. P. Magdalino, *The Empire of Manuel I Komnenos, 1143-1180*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 365.
69. Cf. P. Magdalino, « The Literary Perception of Everyday Life in Byzantium. Some General Considerations and the Case of John Apokaukos », *ByzSlav*, 48, 1987, p. 31. Voir les extraits cités en annexe.
70. Cf. *Ep.* 48 (Grégoras parle de « fréquentes douleurs » qui « mènent une danse furieuse dans sa tête »), *Ep.* 79, 132, 146, 152 (même image que dans la lettre 48) : R. Guilland (éd.), Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1967.
71. Opuscule inédit, cité par R. Guilland, *Essai sur Nicéphore Grégoras. L'homme et l'œuvre*, Paris, Geuthner, 1926, p. 170.
72. Cf. A. Boulanger, *Aelius Aristide…*, p. 452-457 : au nombre des lecteurs assidus d'Aristide, Boulanger cite Photius, Psellos, Thomas Magister, Nicéphore Choumnos. On pourrait leur adjoindre Démétrios Cydonès qui, dans une de ses lettres, mentionne Aristide aux côtés de Libanios, Basile et Grégoire de Nazianze, comme arbitre en matière de discours (*Ep.* 46, G. Camelli (éd.), Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1930, p. 119).
73. Cf. A. Boulanger, *Aelius Aristide…*, p. 457.
74. Parmi les quelque deux cent cinquante manuscrits comprenant des discours d'Aristide, plus d'une trentaine contiennent le texte des *Discours sacrés* – dont cinq manuscrits des X^e^-XII^e^ siècles, dix-neuf manuscrits des XIII^e^-XIV^e^ siècles, neuf manuscrits des XV^e^-XVI^e^ siècles ; les *Discours sacrés* figurent notamment dans le plus ancien des manuscrits d'Aristide, le *Laurentianus pl.* LX, 3, *codex* copié dans

il serait bien surprenant qu'un homme comme Chortasmenos, grand collectionneur de manuscrits, féru de littérature antique, et notamment de rhétorique[75], n'ait pas eu présent à l'esprit le journal du célèbre sophiste lorsqu'il composa ses deux bulletins de santé, et notamment le premier d'entre eux qui, conçu en forme de journal, rappelle le premier des *Discours sacrés*[76].

> Récit de la maladie qui m'est arrivée en l'année 6912 [1404].
>
> Il se trouve que je suis si mal en point physiquement que je ne saurais décrire avec précision mon état. De fait, je tombe fréquemment malade et, à chaque maladie, je suis en danger de mort. Et si d'aventure je parais en bonne santé, même alors ma santé n'est pas parfaite, mais elle est encore troublée par des douleurs dans les parties les plus vulnérables du corps : ou bien je suis importuné continuellement par des souffrances dans les mains et les pieds, ou bien par mon vieux et coutumier mal de tête et, pour le dire en bref, il ne se trouve aucun moment, ne serait-ce qu'une heure, où je puisse jouir d'une santé parfaite : car tout en moi est envahi par la tempête et la houle.
>
> Les autres maux qui m'ont assailli à différents moments, je préfère les laisser de côté pour l'instant ; je vais évoquer seulement une indisposition récente, et je présenterai en détail la nature de la maladie et le déroulement de la cure, afin d'avoir en cet écrit un aide-mémoire qui serve à ma sécurité par la suite, et m'évite de retomber à nouveau dans les mêmes maux. Car, en vérité, les épreuves servent d'enseignement aux hommes, et l'on ne saurait trouver de meilleur maître pour s'instruire que de prêter attention à soi-même à longueur d'existence, au lieu de préférer vivre au hasard, comme font la plupart des bêtes.
>
> C'était la saison d'été, et il faisait une chaleur ardente ; de fortes fièvres s'étaient attaquées aux habitants de la cité [Constantinople], chacun gisait sur son lit, et le mal était grave. Or, quelques jours avant que la maladie ne fondît sur moi, au cours d'une promenade, je me sentis le corps frissonnant, à plusieurs reprises au cours de la même journée, comme il arrive à certains sous l'effet d'une forte peur. Cet état dura plusieurs jours, et je crus que cela m'advenait par hasard et de façon fortuite. Mais en fait, c'était le prélude de la maladie à venir, qui se déclara peu après, favorisée par les deux circonstances que voici : une mauvaise alimentation et une indigestion. Car la nourriture que je mangeais n'était pas bonne, c'était une nourriture de pauvre, et à cela s'ajoutait le fait de ne pas manger au moment convenable : tel devait

---

les dernières années du IX^e^ siècle ou au début du X^e^, et annoté par Aréthas de Césarée (d'après la liste de manuscrits fournie par F.W. Lenz et C.A. Behr, *P. Aelii Aristidis opera quae exstant omnia*, Leyde, Brill, 1976-1980, p. XI-L).

75. L'un des manuscrits d'Aristide, le *Pal. Vat. gr.* 90 (qui contient notamment les *Discours siciliens*) porte une note de possession de Chortasmenos : cf. L. Pernot, *Les Discours siciliens d'Aelius Aristide (or. 5-6). Étude littéraire et paléographique, édition et traduction*, New York, Arno Press, 1981, p. 174.

76. Cf. H. Hunger, « Allzumenschliches aus dem Privatleben eines Byzantiners. Tagebuchnotizen des Hypochonders Johannes Chortasmenos », *Festschrift F. Dölger*, Heidelberg, Winter, 1966, p. 251.

être le sort de celui qui fait antichambre au palais et, pour cette raison, est contraint de déjeuner tard le soir et de dîner en pleine nuit, à des heures indues.

Comme les frissons de mon corps se répétaient fréquemment et qu'ils étaient accompagnés de soif, il me parut bon d'envisager un remède. Je bus donc, une et deux fois, une potion préparée par les spécialistes en la matière pour apaiser la soif. Et si alors je m'étais contenté de manger une fois par jour ou si, bien qu'ayant mangé des fruits, je m'étais abstenu de vin, peut-être aurais-je eu le dessus sur la maladie. Mais en fait, l'ignorance de ce qu'il fallait faire, ou plutôt une mauvaise habitude, ayant acquis la force d'une « seconde » nature, ne me permit pas de m'abstenir de ma nourriture habituelle, même pour peu de temps et dans mon propre intérêt : c'est pourquoi je fus victime d'une maladie aiguë.

C'était vendredi soir ; samedi vint ensuite, et je restai toute cette journée et une bonne partie de la nuit sans rien absorber du tout ; puis, alors qu'il aurait fallu passer aussi le reste de la nuit dans l'observance du même régime, voilà que je mange de la citrouille et que je bois un peu de vin, ce qui, à coup sûr, me fit le plus de mal. Qu'arriva-t-il ensuite ? Sommeil et, après dormir, comme l'aube du dimanche pointait, terrible mal de tête, et je gardai le lit, observant une diète absolue. Alors survint la phase critique de la maladie, m'apportant un surcroît de souffrance.

Lundi : je passai cette journée à la diète, comme la précédente, à ceci près que je consommai quelques fruits ; la phase critique se prolongea pendant toute la nuit et la moitié du jour.

Mardi : la maladie s'était encore accrue et redoublait de violence ; la nuit me sembla devoir apporter la mort ; car la maladie ne me permettait pas de rester allongé en quelque position que ce fût, et finalement elle me fit sombrer dans un funeste état d'inconscience, si bien que je passais mon temps à délirer et donnais à mes proches l'impression que j'allais mourir. Christ roi, puisse-t-il ne plus jamais m'arriver de revivre pareille nuit !

Le mercredi arriva, et le médecin ordonna que je fasse pratiquer bien vite une saignée. Je fais ouvrir la veine principale, et le sang s'écoule, effrayant : il était épais, malodorant, de couleur très noire, mais peu abondant ; l'écoulement s'arrêta spontanément, le sang ne pouvant sortir du fait de l'épaisseur de la matière. Après la saignée, se produisit sur tout le corps une sueur froide, qui me fit quelque bien, et à nouveau la diète me fut prescrite – seul le jus d'amandes [m'était autorisé], car j'en prenais tous les jours. Comme le mercredi touchait à sa fin, la crise recommença, périodiquement, à m'assaillir, et je passai toute la nuit aux prises avec elle.

Jeudi : nouvelle journée de crise. Le médecin m'ordonna de manger de la citrouille, voulant apparemment que je recouvre mes forces, qui étaient abattues du fait de la prise de sang ; mais cela ne me fit aucun bien, au contraire, le mal s'exaspéra encore contre moi : ayant reçu de quoi s'alimenter, toute la journée du jeudi et la nuit qui suivit, il me frappa, comme à coups de massue, de terribles douleurs à la tête, et je fus pris, à plusieurs reprises, d'évanouissements que je m'efforçais de soigner en m'aspergeant tout le visage d'eau de rose.

Vendredi : même régime de diète. La nuit, sommeil, dont je m'éveillai difficilement.

Samedi : je reviens petit à petit à la santé.

Dimanche suivant : la santé parfaite brille à nouveau pour moi.

En évoquant, en guise d'entrée en matière, les innombrables maux dont il est affligé, Chortasmenos s'inscrit dans le droit fil d'Aelius Aristide, qui parle lui aussi du flot de ses misères physiques, de leur « triple vague » (τρικυμία)[77], terme exactement repris dans le texte byzantin. Lorsque Chortasmenos dit avoir sélectionné, parmi ses multiples problèmes de santé, un épisode particulier qu'il va rapporter en détail, c'est sans doute encore d'Aelius Aristide qu'il s'inspire : celui-ci ouvre en effet son premier *Discours sacré* en déclarant qu'il ne saurait tout raconter, et qu'il va par conséquent imiter l'Hélène d'Homère qui, ne pouvant redire à Télémaque et Ménélas « tout ce qu'eut à soutenir de combats Ulysse au cœur vaillant », choisit de rapporter un seul trait parmi les exploits du héros[78]. Enfin, le style télégraphique dans lequel Chortasmenos note l'évolution de ses symptômes et l'effet des remèdes prescrits, en tenant au jour le jour, et avec la plus grande précision, la chronique de sa maladie, rappelle la manière des *Discours sacrés*, et notamment le « journal des rêves » inséré dans le premier des six discours[79]. En revanche, le but poursuivi par Chortasmenos est tout différent de celui d'Aristide : car il ne s'agit pas pour lui de chanter les louanges de la divinité salvatrice, il obéit à un souci d'observation que l'on pourrait qualifier de quasi scientifique, et qu'il faut assurément mettre en rapport avec une curiosité plus générale de notre auteur pour la médecine : de fait, c'est à Chortasmenos que nous devons la restauration du célèbre manuscrit de Vienne contenant le *De materia medica* de Dioscoride[80]. Comme chez Marc Aurèle et Fronton, ou chez Théophylacte d'Ochrid, tendances hypocondriaques et compétences médicales ont ici encore partie liée.

Le cas de Chortasmenos, comme celui de Libanios, invitent à souligner l'importance des modèles et des modes littéraires dans le discours des auteurs, antiques et médiévaux, sur leur propre corps et ses déficiences. En matière d'écriture de la maladie, il s'avère parfois difficile de déterminer ce qui relève de l'expérience vécue et ce qui est du ressort de la fiction, de la mise en littérature : car il existe une rhétorique du corps souffrant, dont le discours personnel subit la marque, de façon plus ou moins contraignante. Le deuxième enseignement qui paraît se dégager de

77. *DS* 1, 3 (τῶν περὶ τὸ σῶμα τρικυμιῶν).

78. *DS* 1, 1.

79. *DS* 1, 5-59 : voir par exemple § 9 (Ἑβδόμῃ ἐπὶ δέκα ἀλουσία ἐξ ὀνείρατος), § 21 (Ὀγδόῃ ἔμετος εἰς ἑσπέραν κατὰ ὄναρ καὶ οὗτος), § 41 (τῇ δὲ ἐπιούσῃ κάδους τινὰς ἔδει καταχέασθαι).

80. Cf. G. Cavallo, « I libri di medicina : gli usi di un sapere », in *Maladie et Société à Byzance*, É. Patlagean (éd.), Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 1993, p. 43-56 (p. 55).

cette rapide enquête sur la veine hypocondriaque en Grèce ancienne et byzantine est qu'il existe des époques où l'on parle plus qu'à d'autres, de ses malaises et maladies – époques de progrès médical et d'intérêt accru pour les mystères de la physiologie, époques, peut-être aussi, de laïcisation de la société, où le souci de la santé prend le pas sur celui du salut[81].

Corinne Jouanno

Université de Caen Basse-Normandie

81. Tel est le jugement porté par A. Kazhdan sur les Byzantins du XII^e^ siècle (« The Image of the Medical Doctor… », p. 51).

ANNEXE

Jean Apokaukos

Le vieil évêque de Naupacte se plaint souvent, dans ses lettres, de l'obligation où il se trouve de rester chez lui, cloué au lit par l'âge ou la maladie : cf. Vass., n° 3 (il est contraint par la vieillesse et la maladie à demeurer enfermé dans sa cellule comme les serpents dans leur trou) ; 22 (il demande à son correspondant de prier pour qu'il soit délivré de ses κατακλίσεις) ; 25 (il est « cloué au lit », les genoux sans force) ; 27 (il se qualifie de δυσκί–νητος, se dit κλυδωνιζόμενος ἐν ἀρρωστήμασι) – Bees, n° 30 (maladie et douleurs : A. parle de νόσος παντοδαπή) ; 31 (A. se décrit comme un κλινήρης γέρων) ; 35 (A. se dit la proie de πολυειδέσιν ἀρρωστίαις, de νόσων παντοδαπῶν ; il se décrit πολυμερῶς κακυνόμενος καὶ πολυτρόπως) ; 46 (souffrance et maladie sont le lot quotidien d'A. : ἐμοὶ τὸ νοσερὸν ἀεὶ καὶ τὸ ἔμπονον) ; 49 (il se décrit comme grabataire : εἰμὶ δὲ ἔτι τὸ πλέον τοῦ κλινιδίου) ; 70 (il est affligé d'un double mal : « la vieillesse, cette maladie naturelle, et les maladies, cette vieillesse acquise ») ; 73 (il se qualifie de κλινήρης) ; 110 (il se dit affligé de νόσους βαρείας).

Apokaukos exprime à plusieurs reprises le sentiment d'être ou d'avoir été au bord du trépas : cf. Vass., n° 23 (il se compare à Lazare et dit qu'il était comme enseveli dans son lit à cause de l'épuisement de tout son corps) – Bees, n° 49 (il est presque mort : il a le souffle léger, juste assez perceptible pour prouver qu'il n'a pas encore expiré) ; 53 (il a été malade εἰς θάνατον) ; 73 et 90 (les maladies l'ont mené jusqu'au bord de l'Hadès).

Apokaukos mentionne fréquemment les douleurs que la goutte lui inflige : cf. Vass., n° 19 (ποδαλγία) ; 22 (A. se plaint qu'un jour il souffre de la podagre, le lendemain de χειραλγία, et que sa main droite a perdu toute force) ; 25 (ποδοκάκη) ; 27 (χειρῶν, ποδῶν ἄλγημα) – Bees, n° 17 (la douleur qui a fondu sur ses deux genoux les sépare du reste de son corps ; aussi ne peut-il plus dormir ni même rester assis sur une chaise, ni se tourner à droite ou à gauche, mais seulement rester couché tout droit, tandis que ses souffrances lui arrachent l'âme) ; 54 (ποδαλγοῦντι) ; 46 (il se plaint que les articulations de ses pieds soient pares-seuses : « J'ai des pieds, mais absolument pas de force aux pieds ; et s'il me faut marcher, plus de pieds, s'il me faut agir, plus de mains ; pour souffrir en revanche, j'ai des mains et des pieds ») ; 61, p. 118 (A. dit à son correspondant que s'il avait des pieds « capables de porter le fardeau de [son] corps », il courrait vers lui, mais qu'il en est empêché, car « ces colonnes ne peuvent soutenir la maison de [son] corps ») ; 73 (ποδαλγῶν) ; 73a (χειρῶν ποδῶν ἄλγημα ; privé de sa mobilité par la ποδαλγία, A. a dû se faire transporter en litière) ; 74 (ποδαλγία, « la pire des maladies ») ; 104, p. 154 (A. n'éprouve plus de douleurs aux pieds, mais un engour-dissement qui l'empêche encore de marcher).

Apokaukos est parfois prolixe de détails sur son état physique : cf. Bees, n° 31 (il décrit l'effet – laxatif – de potions qu'on lui a prescrites à répétition : il est tombé dans un état d'extrême faiblesse, épuisé par ces purges incessantes : son ventre se vidait, la force lui faisait défaut) ; 65 (il s'est fait faire une saignée à cause de son catarrhe, et il est allé au bain, « pour y atténuer la sécheresse laissée par le catarrhe ») ; 96 (lettre écrite par A. peu avant sa mort :

il dit que depuis deux semaines, il reste sans dormir, sans manger, en proie aux souffrances, allongé sur le dos, « ne pouvant se tourner ni vers la droite ni vers la gauche » ; ses douleurs se sont tellement accrues que la lumière a quitté ses yeux ; sa force est devenue pareille à un fil qu'une fileuse s'apprête à couper, ses os sont comme du menu bois ; les organes de la parole en lui restent inertes ; sa voix est faible, son souffle léger, ses paroles brèves ; il voudrait pleurer sur la vanité humaine, mais les souffrances tiennent sa langue prisonnière et lui imposent le silence).

La lettre sans doute la plus caractéristique de la complaisance avec laquelle Apokaukos s'étend sur ses misères physiques est une lettre adressée à l'évêque d'Athènes, Michel Choniatès (Vass., n° 10), où notre auteur, se déclarant consumé de maladies, évoque successivement les bourdonnements d'oreilles dont il est affligé, puis ses calculs urinaires et sa podagre : « Mon oreille gauche, depuis déjà deux ans, résonne d'un son grave et ininterrompu ; j'ai peine à entendre au moyen de cet organe, et le bruit qui se fait en moi m'irrite ; mais si par hasard, de la main, je me bouche l'oreille droite, ou si je l'obstrue avec le doigt, comme Ulysse autrefois boucha avec de la cire les oreilles de ses compagnons, lorsqu'ils naviguaient dans le parage des Sirènes, je reste pareil aux statues, non plus dur d'oreilles, mais complètement sourd, comme ils l'étaient. […] Je souffre également du mal suivant : depuis longtemps, j'ai les reins atteints de la maladie de la pierre… » ; A. s'attarde à décrire les différents types de pierres qu'il lui arrive d'expulser : « des pierres parfois grosses, de la taille d'un pois chiche, et – c'est le plus pénible – de formes diverses : car elles sont polygonales, triangulaires ou quadrangulaires, et ces pierres aux formes multiples, lorsqu'elles tombent dans le canal urétral et exercent une pression sur le conduit, dans leur effort [pour sortir], me causent une sensation de douleur insupportable ; parfois, du fait de sa taille, l'une d'entre elles bouche l'orifice de l'urètre et empêche toute émission – ce qui entraîne une irritation du conduit ; et bientôt [la pierre] est rejetée à terre, et j'ai sous les yeux [l'image] de la mort » ; A. se décrit en outre « rongé d'ulcères », « fardeau détesté » de son lit, et conclut : « Quant à ma podagre, il est superflu d'en parler, sinon pour dire que, fondant sur moi, elle aussi, à l'occasion, elle me fait paraître le démembrement du corps [*i. e.* la mort] plus léger en souffrances. »

Jean Chortasmenos

Année 6915, 15e indiction [1406 / 1407] : Récit à propos d'une maladie somatique.

Un jour, au début de l'automne, après avoir déjeuné, selon mon habitude, au moment voulu de la journée, c'est-à-dire à midi précise, je décidai d'aller faire un somme. Et comme je m'étais allongé sur mon lit et étais déjà en train de m'endormir, le liquide qui se trouvait dans mon estomac, débordant soudain et formant comme un reflux, obstrua les conduits des organes de la respiration ; aussitôt, tout en désordre, je bondis hors de mon lit et descendis en courant, à une vitesse incroyable, l'escalier de ma maison, sans même l'avoir voulu, puis montai l'escalier de la maison voisine où, par chance, se trouvait alors le brave Kaloeidas. Lourdement, je tombe à ses genoux, inspirant au bonhomme une grande stupéfaction à me voir ainsi pieds nus et comme hors de moi. À grand-peine, cependant, je parvins à reprendre mon souffle, les voies respiratoires s'étant dégagées ; mais je crois que si je n'avais pas, en tombant aux genoux de cet homme, (re)déclenché la respiration, je serais mort, la Nécessité ne me permettant pas de vivre davantage. Ainsi l'emportai-je sur la mort en cette occasion, grâce à la providence du Dieu bienfaisant. Par la suite, je fis part aux médecins de

ce qui m'était arrivé, et ils me prescrivirent de boire un remède purgatif, ce que je fis, et j'en ressentis beaucoup de bien : c'était, en vérité, le bon médecin Charseianitès qui me rendait ce service.

Quant à la cause du mal dont je viens de parler, c'était principalement l'abondance de liquide répandu dans mes entrailles par les jus pernicieux et épais que la consommation de fruits a coutume de produire. Mais on pourrait aussi accuser à juste titre la nourriture que j'avais prise alors d'être peu adaptée à l'heure du déjeuner : [car j'avais mangé] du pain que le boulanger venait tout juste de faire cuire, des raisins et des œufs de poissons salés du Pont, importés de là-bas jusqu'à Constantinople. Et moi qui jamais encore auparavant n'avais pris de remède, je fus pour la première fois contraint d'y avoir recours.

Bibliographie

Hypocondrie

Aisenstein M., « Entre *psyché* et *soma* : l'hypocondrie », in *L'Hypocondrie*, M. Aisenstein *et al.* (éd.), Paris, PUF, 1995, p. 91-98.

Brusset B., *L'Hypocondrie*, Paris, PUF (Que sais-je ?), 1998.

Guedeney C., Weisbrot C., « L'histoire de l'hypocondrie », in *L'Hypocondrie*, M. Aisenstein *et al.* (éd.), p. 29-49.

Pedinelli J.-L., « Le discours hypocondriaque », *Revue internationale de psychopathologie*, 20, 1995, p. 591-613.

Maladie et médecine dans l'Antiquité (et plus particulièrement à l'époque impériale)

Bowersock G.W., *Greek Sophists in the Roman Empire*, Oxford, Clarendon Press, 1969.

Foucault M., *Histoire de la sexualité*, t. II, *Le Souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984.

Gourevitch D., *Le Triangle hippocratique dans le monde gréco-romain. Le malade, sa maladie et son médecin*, Rome, École française de Rome, 1984.

Pigeaud J., *La Maladie de l'âme. Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, Les Belles Lettres, 1981.

Maladie et médecine à Byzance

Kazhdan A., « The Image of the Medical Doctor in Byzantine Literature of the 10th to 12th Centuries », *Symposium on Byzantine Medicine*, *DOP*, 38, 1984, p. 43-51.

Magdalino P., *The Empire of Manuel I Komnenos, 1143-1180*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 361-366.

Maladie et Société à Byzance, É. Patlagean (éd.), Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 1993.

Timplalexi P. , *Medizinisches in der byzantinischen Epistolographie (1100-1453)*, Francfort-sur-le-Main – Berlin – Berne, Peter Lang, 2002.

Inscriptions votives de miraculés

Baslez M.-F., « Écriture monumentale et traditions autobiographiques : l'apport des inscriptions grecques », in *L'Invention de l'autobiographie, d'Hésiode à saint Augustin*, M.-F. Baslez, P. Hoffmann, L. Pernot (éd.), Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1993, p. 71-80.

Aelius Aristide

Édition : Keil B., *Aelii Aristidis Smyrnaei opera quae exstant omnia*, II, Berlin, Weidmann, 1898.

Traduction : Festugière A.-J., *Aelius Aristide, « Discours sacrés ». Rêve, religion, médecine au II^e siècle après J.-C.*, Paris, Macula, 1986.

Behr C. A., *Aelius Aristides and the Sacred Tales*, Amsterdam, Hakkert, 1963.

Boulanger A., *Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au II^e siècle de notre ère*, Paris, De Boccard, 1968.

Gourevitch D., *Le Triangle hippocratique…*, p. 17-59.

Michenaud G., Dierkens J., *Les Rêves dans les « Discours sacrés » d'Aelius Aristide (II^e siècle après J.-C.). Essai d'analyse psychologique*, Mons, Université de Mons, 1972.

Quet M.-H., « Parler de soi pour louer son dieu : le cas d'Aelius Aristide », in *L'Invention de l'autobiographie…*, p. 211-251.

Marc Aurèle et Fronton

Dailly R., Van Effenterre H., « Le cas Marc Aurèle. Essai de psychosomatique historique », *REA*, 56, 1954, p. 347-365.

Whitemore J. E. G., « Was Marcus Aurelius a Hypocondriac ? », *Latomus*, 36, 1977, p. 413-421.

Libanios

Édition-traduction : Martin J., Petit P., *Libanios. Autobiographie (discours 1)*, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1979.

Lettres : Fœrster R., *Libanii opera*, vol. 10-11, Leipzig, Teubner, 1921-1922 (réimpr. Hildesheim, Olms, 1963).

Gourevitch D., *Le Triangle hippocratique…*, p. 59-70.

Pack R. A., « Two Sophists and Two Emperors », *CPh*, 42, 1947, p. 17-20.

Schouler B., *La Tradition hellénique chez Libanios*, Paris, Les Belles Lettres, 1984.

Théophylacte

Édition-traduction : Gautier P., *Théophylacte d'Achrida. Lettres*, Thessalonique, Association de recherches byzantines (CFHB ; 16 / 2), 1986.

Leroy-Molinghen A., « Médecins, maladies et remèdes dans les *Lettres* de Théophylacte de Bulgarie », *Byzantion*, 55, 1985, p. 483-492.

Mullett M., *Theophylactos of Ochrid. Reading the Letters of a Byzantine Archbishop*, Aldershot, Ashgate, 1997.

Grégoire Antiochos

Loukaki M., *Grégoire Antiochos. Éloge du patriarche Basile Kamatèros*, Paris, Université de Paris I (Publications de la Sorbonne), 1996.

Jean Apokaukos

Édition : Bees N.A., Bees-Seferlis H., « Unedierte Schriftstücke », *Byzantinische Neugriechische Jahrbücher*, 21, 1975, p. 59-160 (111 lettres) ; Vassilievskii V.G., « Epirotica Saeculi XIII », *VizWrem*, 3, 1896, p. 233-299 (29 lettres).

Magdalino P., « The Literary Perception of Everyday Life in Byzantium. Some General Considerations and the Case of John Apokaukos », *ByzSlav*, 48, 1987, p. 28-38.

Jean Chortasmenos

Hunger H., « Allzumenschliches aus dem Privatleben eines Byzantiners. Tagebuchnotizen des Hypochonders Johannes Chortasmenos », *Festschrift F. Dölger*, Heidelberg, Winter, 1966, p. 244-252 [repris dans H. Hunger, *Johannes Chortasmenos, Briefe, Gedichte und kleine Schrifte*, Vienne, Böhlaus Nachf., 1969, *Ep.* 28, p. 177-179 et *Ep.* 52, p. 208-209].